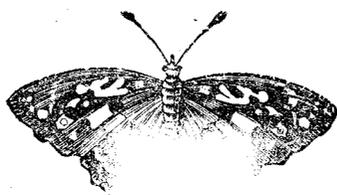


Ce Journal paraît les Jeudis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.



On s'abonne au bureau du Journal chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n<sup>o</sup> 36; MM. Cœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n<sup>o</sup> 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillet, n<sup>o</sup> 9; M<sup>me</sup> Louise Maignaud, au Cabinet littéraire, quai de la Baleine

# LE PAPILLON,



JOURNAL DES THEATRES.

## GRAND-THEATRE.

ROBERT-LE-DIABLE.

Un bien long-temps attendu, est toujours reçu avec un plaisir plus vif, le cœur de l'homme est ainsi fait que les obstacles en irritant ses desirs multiplient la somme de ses jouissances; c'est ce qui a eu lieu lorsqu'après des remises successives l'œuvre de Meyerbeer est arrivée sur notre scène, qui de toutes celles de la province, a été la dernière à l'accueillir; M. Lecomte avait donc à se faire pardonner ce retard.

*Robert-le-Diable* n'est pas une œuvre ordinaire, ou plutôt ce n'est pas une œuvre, c'est une création qui a quelque chose de grand, d'imprévu comme la nature dans ses puissans effets, gracieux ou terribles, simples ou majestueux mais toujours sublimes aux yeux des voyageurs qu'ils charment et effraient à la fois. Comme Dieu, le génie qui a fait *Robert* peut se reposer, car il a créé un monde avec toutes ses passions bonnes et mauvaises, avec ses gloires, ses douleurs et ses hontes, son innocence et ses corruptions, tout est dans cette composition immense. Le moraliste et le sceptique, l'homme vertueux et le débauché, le spiritualiste et l'impie, la jeune fille candide, la femme impure et déhontée, s'y reconnaîtront, les uns avec horreur, avec effroi, les autres avec cette douce émotion que produit la sympathie. Ainsi pour nous et selon nous, Meyerbeer n'a point aspiré de son âme, un opéra aux joies mondaines et

aux ébats symétriques, destiné à étouffer les loisirs et les bâillemens du balcon ou de l'avant-scène, mais il a jeté une grande et sublime leçon à tous; et qu'on n'aille pas croire qu'il y ait dans cette manière de caractériser l'œuvre de Meyerbeer, quelque chose d'irréfléchi ou d'exagéré, nous en appelons à tous ceux qui l'ont entendue comme nous, avec leur cœur et leurs oreilles, et tous conviendront que les sons qui les ont frappés ont encore mieux atteint leur âme que leur cerveau.

Analyser ici cette création si riche en détails brillans et sévères, est une tâche difficile et embarrassante; ceci rappelle la réponse d'un élève devant une statue de Phidias: qu'en dis-tu, s'écriait son camarade, énumérant avec feu les nombreuses beautés du chef-d'œuvre, *je regarde*, répondit l'admirateur silencieux; il aurait dit sans-doute de *Robert-le-Diable*, *j'écoute et j'entends*. Nous avons entendu déjà trois fois cet opéra, et nous avouons que nous en sommes encore à cette réponse; cependant comme notre silence tout admiratif qu'il soit pour Meyerbeer, serait une injustice envers les acteurs, nous allons un peu régulariser nos sensations pour constater la juste part que chacun d'eux a eu au succès de l'ouvrage.

M<sup>mes</sup> Derancourt et Vadé-Bibre ont chacune un rôle difficile mais écrit de la manière la plus gracieuse et la plus savante; celui de M<sup>me</sup> Derancourt est tout-à-fait à sa voix, aussi l'a-t-elle chanté avec une rare perfection, surtout au final du quatrième



acte, dans les deux supplications : *Grâce pour moi ! et Robert, toi que j'aime !* elle s'est montrée d'une expression admirable. M<sup>me</sup> Vadé-Bibre, dans le rôle d'Alice avait à lutter contre les difficultés que lui présentait une musique qui n'est pas écrite pour sa voix de contr'alto, et ensuite elle avait à faire oublier le contre-sens choquant produit par sa taille majestueuse dans le personnage simple et naïf d'une jeune fille des champs. Sa bonne méthode comme cantatrice l'a fait triompher avec bonheur de tous les obstacles que présente la partie du chant. Elle a rendu la scène difficile du rendez-vous avec une sensibilité et un goût délicieux. Nous lui conseillerons de faire parler davantage sa physionomie. Derancourt, auquel nous recommanderons plus de tenue et de dignité, avait laissé craindre parfois que ses moyens ne répondissent pas à son zèle, mais il s'est remis peu à peu, et le quatrième acte nous l'a montré digne du rôle dont il s'est chargé. Gustave Blès surtout a, par son jeu de physionomie et par son chant, parfaitement rendu Bertram ; d'abord sous le poids d'une émotion bien naturelle quand on se trouve chargé de la plus importante partie d'un ouvrage aussi colossal, il a bientôt développé tous les avantages de sa belle voix et Meyerbeer lui-même aurait été heureux de l'entendre. Tilly avec sa bonne figure normande a été très-bon à voir et à entendre dans la cavatine du premier acte et dans le duo dialogué du rendez-vous, où Gustave Blès a fait sa partie avec le plus grand talent. On doit de justes éloges aux chœurs ; et la présence de certains artistes qui faisaient abnégation de leur emploi en faveur de l'ensemble, a été appréciée et applaudie par le public.

Dire que les danses étaient confiées aux premiers sujets du ballet, c'est dire leur succès ; M<sup>me</sup> Lecomte et M<sup>lle</sup> Elisa Guillermain ont été délicieuses dans l'induction du deuxième acte, ainsi que Finart et Martin. On a fort bien fait, selon nous, de rendre à la danse la musique de Meyerbeer. Il ne faut jamais mêler l'ivraie dans le bon grain. Les motifs que M. Léon avaient cousus pouvaient être plus dansans, plus en harmonie avec les pas qu'il a dessinés, c'est possible... mais ici il s'agit de bien autre chose que d'un pas, il faut laisser à une œuvre comme celle de *Robert* tout son cachet, tout son style. Agir autrement c'est se rendre coupable d'un acte de vandalisme. Dans la danse des nonnes, M<sup>me</sup> Lecomte a été une ombre bien séduisante. Le bel effet du décor ajoutait beaucoup à l'illusion de cette scène de fascination. Il n'y a rien pendant quelque chose à dire sur les toitures ; le mécanisme n'est pas assez dissimulé, et dans un bénitier qui a l'air d'un polichinelle, et sur l'apparition tout-à-fait inutile de tant de démons ; à Paris les nonnes tombent d'elles-mêmes et un seul démon préside à cette scène. La décoration de la princesse est du meilleur

goût ; une seule chose y fait disparate, c'est de voir cet oratoire tout d'or et d'argent, éclairé avec deux chandelles des six dans deux chandeliers de cabaret, nous invitons M. Revelle à emprunter une des lampes de la magnifique église de Palerme qu'on voit à la fin du dernier acte, et à demander en même temps des indulgences pour les fautes que son mauvais goût lui fait parfois commettre ; ainsi nous lui signalerons le grelot qui fait baisser ou lever la rampe au troisième acte, comme étant du plus mauvais effet.

Voilà tout ce que nous dirons aujourd'hui ; plus tard nous parlerons de l'orchestre qui, sous la baguette de M. Crémont, s'est montré savant et bien inspiré.

Proc.

## CONC

De M. Jean-Müller.

Les dilettanti qui s'attendaient samedi, à entendre M. Gilbert-Bourget, ont dû être bien surpris, quand le soir, une petite circulaire leur a annoncé que cet artiste ne devait pas chanter ; nous allons dire, nous, ce que nous savons du talent de M. Bourget ; car nous l'avons entendu à la répétition.

M. Bourget a eu une belle voix ; maintenant à notre avis, ce n'est plus guère un chanteur, c'est un homme qui supplée au chant par le geste, et qui dessine la mélodie avec la pantomime, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Malgré, tout le concert a eu lieu : nous avons entendu les deux ouvertures du *Barbier* et de la *Muette*, symphonies charmantes qui ont été bien exécutées par un orchestre auquel il ne manquait que des violoncelles.

Le public a dû voter des remerciemens à M. Feuillet et à M<sup>lle</sup> Dunand ; car tous deux, pris au dépourvu, avertis au dernier moment, ont eu l'obligeance de ne pas abandonner à lui-même un grand artiste.

M<sup>lle</sup> Dunand a chanté avec facilité et surtout avec une méthode qui fait honneur à son maître, l'air d'*Othello*.

Pour M. Feuillet, c'est un homme de goût ; il a chanté délicieusement une petite romance, qui soit dit sans lui déplaire, a produit sur l'auditeur un effet plus grand que l'air qu'il avait chanté auparavant, parce que sans doute pour faire ressortir les beautés de la mélodie d'un morceau capital il faut que cette mélodie soit relevée par les détails de l'harmonie, et rarement cette condition est atteinte avec l'accompagnement inanimé d'un forte-piano.

Voici venir M. François Alday ! A ce jeune violoniste, des éloges et encore des éloges ; il nous a révélé samedi un talent neuf ; un talent énergique plein d'âme, de verve et de feu, et auquel il ne manque pour être parfait qu'une justesse irréprocha-

ble; et ceci est un léger reproche car le seul pas sage qui a paru un peu douteux est précisément le passage le plus facile du concerto de Ghys; il faut tant de conditions, pour qu'il n'y ait rien à reprendre au jeu d'un violoniste qu'une seule de ces conditions absente peut occasionner un moment d'erreur; quoi qu'il en soit, M. Alday jeune est un artiste de grand talent; encore quelques années de travail et il sortira tout-à-fait de la ligne.

M. Iwan Müller devait avoir et a eu les honneurs de la soirée.

Le concerto de sa composition qu'il a d'abord exécuté est une œuvre originale et la coupe en est on ne peut plus heureuse; c'est une très-bonne idée qu'a eu M. Müller de réunir en un seul les trois morceaux qui forment ordinairement un concerto.

L'adagio adroitement lié au premier solo offre un chant large que l'orchestre accompagne d'un bemolo plein d'effet et d'harmonie, et qui conduit à un rondo final d'une mélodie extrêmement piquante; ce concerto a été couvert d'applaudissemens.

M. Müller a exécuté ensuite avec une rare perfection sa fameuse fantaisie sur l'air d'Adélaïde de Beethoven, composition tant applaudie des Allemands et des Italiens, auxquels M. Müller l'a souvent fait entendre. C'est aussi, à mon avis, le triomphe de M. Müller. Cette fantaisie est une suite de phrases charmantes et pleines de sentiment, auxquelles le célèbre artiste ôte toute monotonie par sa manière délicate de les chanter, par la variété et le bon goût de ses *floritures* et plus souvent par la noble et touchante simplicité avec laquelle il les dit. Ce morceau a été applaudi médiocrement; peu de personnes l'ont compris, peu de personnes aussi ont pu remarquer son délicieux accompagnement.

M. Müller est un artiste consciencieux et aucune partie n'est faible et négligée dans sa musique. Ce morceau a été suivi d'une autre fantaisie charmante sur la cavatine du *Barbier*, douce compensation à l'absence du chanteur annoncé.

Le concert s'est terminé par des variations brillantes qui ont étonné tout le monde. Les plus grandes difficultés ont été vaincues par M. Iwan-Müller, avec une habileté qui n'a pas laissé soupçonner une fausse note, ou même une altération douteuse dans la qualité du son. M. Iwan-Müller serait le Paganini de la Clarinette, s'il n'était pas l'Iwan-Müller de cet instrument.

## LA BIBLIOTHEQUE DE MON ONCLE.

FLANERIE.

( Suite. )

En cet instant entra mon oncle Tom, calme comme le Temps, une fiole à la main, et son Hippocrate sous le bras. . . . .

—« Couche-toi, Jules, me dit-il, couche-toi mon ami; fais-moi ce plaisir. » Et tout bien considéré, je me couchai; songeant qu'il m'était devenu impossible de prouver à mon oncle que je ne fusse pas fou, à moins de lui avouer mon secret, ce qui dans ce moment aurait ruiné tout mon projet, sans lui prouver que je fusse sain d'esprit.

—« Et voici une boisson que je t'apporte. Bois, mon ami, bois. »

Je pris la fiole, et faisant semblant de boire, je laissai couler le liquide entre le lit et la muraille. Mon oncle m'entoura la tête d'un mouchoir à lui, me couvrit jusqu'aux yeux, ferma les rideaux, les volets, et tirant sa montre: « il est trois heures, » dit-il, « il doit dormir jusqu'à dix heures; à dix heures moins vingt minutes ce sera le moment de descendre. » Et il me quitta.

Epuisé de fatigue je dormis quelques instans; mais bientôt l'agitation me chassa de mon lit, et je m'occupai des préparatifs de mon projet. Je fis un mannequin aussi semblable à moi qu'il me fut possible, je lui entourai la tête du mouchoir de mon oncle, je la couvris bien; puis je refermai les volets, bien sûr d'ailleurs que mon oncle, sur l'autorité d'Hippocrate, ne les ouvrirait pas avant dix heures. Après quoi j'allai m'établir à la fenêtre.

Déjà passaient quelques laitières; le portier ouvrait; les hirondelles étaient à l'ouvrage. Le retour de la lumière, la fraîcheur du matin, la vue des objets accoutumés, ramenant en moi plus de calme, me faisaient voir mon entreprise sous un aspect moins favorable, et je chancelais presque; mais lorsque les impressions de mon songe me revenaient en mémoire, alors il me semblait que renoncer à ce projet c'était renoncer à tout ce qu'il y a de plus doux au monde, et je retrouvais tout mon courage.

Cependant le temps s'écoulait. Je venais de tirer ma montre, quand la porte cria. C'était dix heures moins un quart. Je sortis promptement: et je laissai mon oncle s'installer auprès du mannequin, pendant que j'allais sans bruit m'établir dans la silencieuse bibliothèque.

J'entrai très-doucement, et je courus vers la fenêtre. Debout derrière les vitres, les yeux fixés sur l'extrémité de la rue à l'endroit où elle doit paraître, je commençais à trembler d'attente et de malaise. Pour comble de malheur je m'aperçus que ma harangue s'échappait, et voulant en retenir les lambeaux je tombais dans des transpositions si étranges que j'en étais suffoqué d'émotion. Je me voyais perdu, et ma peur devint si forte que je me mis à siffler, comme pour m'en imposer à moi-même. En ce moment l'horloge sonna dix heures. J'en conçus l'espoir qu'une fois dix heures sonnées, elle ne viendrait pas ce jour là, et je me mis à compter les coups, dont chacun se faisait attendre un siècle. Enfin le dixième sonna, et

j'éprouvai un grand soulagement.

Je commençais à me remettre, lorsqu'une robe bleue parut. C'était elle!...mon cœur bondit, ma harangue s'envola. Je n'eus plus de sentiment que pour désirer de toute ma force qu'elle fût sortie dans quelqu'autre but, et j'attendais dans une anxiété inexprimable de voir, si, arrivée devant la maison, elle passerait outre, ou se détournerait pour entrer. Observant jusqu'aux plus légères déviations de sa marche, j'en tirais des inductions qui me comblaient tour à tour d'aise et de terreur, et la seule chose qui me rassurât un peu, c'est qu'elle marchait de l'autre côté du ruisseau.

Elle le franchit! et comme les vitres m'empêchaient d'avancer la tête, je la perdis de vue. Aussitôt je la sentis dans la bibliothèque, et toute présence d'esprit m'abandonnant, je courus vers la porte pour m'enfuir; mais en traversant le vestibule, le bruit de ses pas, répercuté dans la silencieuse cour, me fit réfléchir que j'allais la rencontrer. Je m'arrêtai. Elle était là.... Au coup de cloche mes yeux se troublèrent, je chancelai, et m'assis bien déterminé à ne pas ouvrir.

En ce moment la chatte de mon oncle, sautant du haut d'une lucarne voisine, vint tomber sur la tablette de la fenêtre. Au bruit, je fus secoué par un énorme tressaut, comme si la porte se fût ouverte tout d'un coup. L'animal m'ayant reconnu, je vis avec une affreuse angoisse qu'il allait miauler; il miaula!..... alors il me sembla si bien que le secret de ma présence était trahi, que baissant les yeux de honte, je sentis la rougeur me monter au visage. Un second coup de cloche vint m'achever.

Je me levai; je me rassisi; je me levai encore, les yeux toujours fixés sur la cloche que je tremblais de voir s'ébranler de nouveau. J'écoutais attentivement dans l'espérance que je l'entendrais s'éloigner; mais un autre bruit frappa mon oreille, c'était celui des pas de mon oncle Tom qui bougeait dans ma chambre. Alors, la crainte plus grande encore d'être surpris par lui en présence de la jeune fille, me troublant tout-à-fait; j'aimai mieux aller à la rencontre du danger que de l'attendre. Je retournai tout doucement en arrière pour paraître venir de la bibliothèque, puis je toussai, et d'un pas affermi par la peur, je vins et j'ouvris....Sa gracieuse figure se dessinait en silhouette sur le demi-jour de l'escalier: — « Monsieur Tom est-il chez lui? » dit-elle.

(La suite à un prochain numéro.)

## L'Ange et la Coquette.

Une église sans lumière  
Sonnait le salut du soir,  
Et seule avec la prière  
Une femme vint s'asseoir :

Vaine, frivole et pompeuse,  
Que peut-elle avoir souffert?  
Le pauvre la croit heureuse;  
Mais elle a peur de l'enfer.

Dans l'ombre de la chapelle  
Veille l'ange des pardons;  
Et c'est le seul qu'elle appelle  
Pour l'attendrir par ses dons,  
— N'apportez que vos alarmes,  
Dit-il, tout cet or offert,  
S'il n'est mouillé de vos larmes,  
Ne sauve pas de l'enfer.

— Quoi! n'est-il pas un mensonge?  
Dit-elle avec plus d'effroi;  
Prenez! et d'un mauvais songe,  
Bon ange, délivrez-moi!  
Je sens, la nuit où tout change,  
Sur mon cœur un poids de fer!  
— Femme! lui répondit l'ange,  
C'est donc là qu'est votre enfer?

— Oui! puisqu'on nous fait un crime  
De nouer de tendres nœuds;  
Oui, puisqu'ils parlent d'abîme  
Où s'éteignent les beaux yeux;  
Faut-il haïr pour leur plaisir  
L'amour qui nous est offert?  
— Non! dit l'ange sans colère;  
L'amour vrai n'a pas d'enfer.

— Sous les nids, frais en ménage,  
J'étendis mes fins réseaux;  
Mortel fut mon voisinage  
Aux femelles des oiseaux:  
M'entendez-vous?... — Pas encore,  
Dit l'ange au cœur décevant.  
Un mystère que j'ignore  
Vous a fait peur de l'enfer!

— Mais... j'ai brisé tant de chaînes!  
J'ai défait tant de sermens!  
Tant, à des femmes trop vaines,  
Volé d'époux et d'amans!  
Leurs pleurs ont prouvé mes charmes;  
Et tant d'or me fut offert!...  
— J'entends! pour venger leurs larmes,  
Vous avez peur de l'enfer!

MARCELINE VALMORE.

On nous annonce incessamment, au bénéfice de Rousseau une représentation qui doit attirer la foule si l'on en juge par le choix des pièces qu'a fait cet artiste dans le répertoire varié de la capitale. C'est d'abord *Aïar-Gull*, drame en 3 actes et 4 tableaux de M. Anicet Bourgeois. Puis la *Révolte des Femmes*, vaudeville en 2 actes des Variétés, et enfin la *Chanoinesse*, vaudeville en un acte de Scribe, qui a obtenu dernièrement au Gymnase un grand succès. Voilà de quoi satisfaire tous les goûts; aussi prédisons-nous à Rousseau une chambre complète. Ce serait justice pour le zèle et le talent dont cet artiste fait preuve chaque jour.

— Mardi 11, à 3 heures du matin, un incendie a éclaté chez un charcutier de la rue Tavernier. Les graisses, les matières combustibles qui se trouvaient là, auraient donné à cet incendie des conséquences déplorables sans l'activité et la promptitude des secours. On a arraché des flammes deux femmes en les faisant sortir par la fenêtre.